

# POURQUOI LE DIEU DES JUIFS

## A CONQUIS LE MONDE OCCIDENTAL

Étude sur le passage du Polythéisme au Monothéisme

PAR

**HERVÉ BLONDEL**

Membre de la Société de Sociologie de Paris

---

(Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*).

---

PARIS

V. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, Rue Soufflot (V<sup>e</sup> arr.)

—  
1902



à mon cher D. Hermin  
honneur de l'auteur  
Blondel

# POURQUOI LE DIEU DES JUIFS

## A CONQUIS LE MONDE OCCIDENTAL

Étude sur le passage du Polythéisme au Monothéisme

PAR

**HERVÉ BLONDEL**

Membre de la Société de Sociologie de Paris

---

(Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*).

---

PARIS

V. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, Rue Soufflot (V<sup>e</sup> arr.)

—  
1902



## Pourquoi le dieu des Juifs a conquis le monde occidental.

Étude sur le passage du polythéisme au monothéisme.

Entre tous les grands faits de l'histoire, parmi les phénomènes de sociologie dynamique qui intéressent le plus l'évolution de l'humanité occidentale, le premier rang appartient, sans conteste, au passage du polythéisme au monothéisme.

L'évolution graduelle de la mentalité religieuse, — évolution si magistralement analysée et coordonnée par E. Havet, — conduisait, vers l'an 6 ou 700 de Rome, l'élite gréco-romaine, à un monothéisme analogue au nôtre; c'est-à-dire, en réalité, à un polythéisme hiérarchisé monarchiquement selon la manière actuelle : un dieu père, un dieu fils, une vierge mère, des anges, des saints, etc.

Un païen éclairé « croyait à un dieu suprême, créateur du monde et du genre humain, très bon et très grand, gouvernant toutes choses, et de qui relève toute puissance comme toute loi; dont la Providence veille particulièrement sur les bons et ne les éprouve que pour leur bien. Ce dieu est présent partout, et témoin même de nos pensées. Sa volonté doit toujours être faite, et la liberté est de lui obéir. Et, ce n'est pas assez de lui obéir, il faut l'aimer. Il est vrai qu'au-dessous de ce dieu, il en reconnaissait d'autres; mais ces dieux inférieurs n'entraient pas en comparaison avec leur père et leur maître; ils n'étaient que des ministres ou plutôt des manifestations de ce qu'on appelait d'un nom unique, la divinité (1). »

---

(1) Havet, II, page 312.

La transformation du paganisme en monothéisme dans le monde gréco-romain, était donc inévitable. Il suffisait de laisser le temps aux conceptions religieuses de l'élite de descendre dans les masses : la continuité du mouvement historique devait naturellement faire son office.

Si le monothéisme avait surgi d'une province hellénique, nous pourrions donc nous borner à dire qu'il fallait que l'une quelconque commençât. Mais comme, précisément, ce monothéisme est sorti tout d'abord de la seule province réfractaire à l'hellénisme, il y a lieu de rechercher l'explication naturelle d'un phénomène d'apparence paradoxale.

Pourquoi est-ce le Judaïsme qui, sous sa forme chrétienne, a conquis le monde, et non l'*olympisme*? Pourquoi l'Hellénisme a-t-il dû revêtir la livrée syrienne, quitte à la façonner rapidement selon ses propres aspirations?

C'est ce que je vais tenter d'élucider.

Voici donc, exposée sous la forme d'un *sommaire*, la marche que je me propose de suivre :

I et II. — Du polythéisme monarchique aryen et du polythéisme oligarchique, ou hénothéisme sémitique; comment le premier est le plus apte à conduire au monothéisme; mais lenteur de la transition.

III et IV. — Paganisme initial des Juifs et comparaison entre les trois Genèses, chaldéenne, élohiste et jéhoviste; comment le point de vue naturaliste fait graduellement place au point de vue moral.

V. — Naissance et développement, selon les circonstances ambiantes, du Prophétisme; comment il sacrifie tout à la morale sociale.

VI. — C'est parce qu'il ne croit à aucune vie future réparatrice que le prophétisme s'acharne à poursuivre l'avènement de la justice sur la terre, avec une vigueur inconnue chez tout autre peuple. Comment, par ce procédé moral, l'hénothéisme juif tourne naturellement au monothéisme universel; et comment le monde gréco-romain se met à judaïser : transition d'ordre moral et non rationnel.

VII. — Le christianisme non encore hellénisé n'est que du prophétisme juif, mais eschatologique.

VIII. — Le prophétisme ancien est la première apparition du socialisme dans le monde.

IX. — Malheureusement, c'est un néo-prophétisme, c'est-à-dire eschatologique, qui a tout d'abord *monothésé* le monde.

Cela posé, j'entre en matière.

I

« Ensemble de doctrines et de pratiques, qui constitue le rapport de l'homme avec la puissance divine, » cette excellente définition que Littré donne de la religion, nous la présente comme une sociologie générale comprenant à la fois le ciel et la terre. La conscience humaine ne pouvant éclairer le surnaturel qu'en s'y projetant — à son insu — les conditions terrestres de gouvernement se retrouvent dans le ciel. C'est dire que les dieux du polythéisme ne pouvaient éviter d'être, dans l'esprit de nos ancêtres, hiérarchisés en monarchie, ou rangés en oligarchie.

Je sais bien qu'aujourd'hui nous avons un peu compliqué les choses pour notre usage sub-lunaire : les monarchies d'ici-bas peuvent être absolues ou constitutionnelles, et les oligarchies, aristocratiques ou démocratiques. Nous avons même inventé — théoriquement — le gouvernement du peuple par lui-même, sans prendre garde que le peuple, malgré toutes les fictions, est incapable de se gouverner directement et qu'il ne peut faire autrement que de déléguer sa puissance — comme il délégua jadis, sans s'en douter, la puissance divine — à un petit nombre, ou à un seul.

Mais, si ces distinctions sont capitales aux yeux de l'humanité qui tend à être de moins en moins gouvernée et à contrôler de plus en plus son gouvernement, en revanche elle n'ont aucun sens dans l'Empyrée où la vigueur et l'origine du gouvernement divin restent évidemment indiscutables.

Les dieux hiérarchisés se subordonnèrent donc à un dieu plus puissant, *deo optimo maximo* ; ou bien ils vécurent côte à côte, en lutte pour la prééminence. On voit tout de suite que le premier système est le plus apte à conduire rationnellement au monothéisme, surtout si l'on prend garde à la forte dose de polythéisme qui reste toujours adhérente au monothéisme courant, le seul qui comporta jamais une efficacité sociale. Socialement, en effet, le monothéisme pur ou déisme philosophique court de grands risques de passer inaperçu entre la religion et la totale émancipation religieuse.

Ce polythéisme hiérarchisé fut celui des peuples aryens ; et nous le trouvons déjà constitué, si loin que nous puissions remonter dans leur passé. Il fut sans doute antérieur à leur dispersion occidentale.

« Les dieux aryens, dit James Darmesteter, ne sont pas constitués en république ; ils ont un roi. Il y a au-dessus des dieux un dieu suprême.

Quatre des mythologies aryennes ont conservé une notion nette et précise de cette conception : ce sont celles de la Grèce, de l'Italie, de l'Inde ancienne et de la Perse ancienne. Ce dieu suprême s'appelle Zeus en Grèce, Jupiter en Italie, Varuna dans l'Inde ancienne, Ahura Mazda dans la Perse ancienne. » Il est, ajoute plus loin Darmesteter, devenu le Dieu du ciel, qui « a organisé le monde et le régit, parce qu'étant le ciel, tout est en lui, se passe en lui, suivant sa loi ; il est omniscient et moral, parce qu'étant lumineux il voit tout, choses et cœurs (1). »

Certes, pour passer de la conception purement naturaliste à la conception morale et abstraite qu'aucune religion ne saurait dépasser, il a fallu le lent effort des siècles ; aussi, quand cette évolution est suffisamment avancée, on sent que l'on touche au monothéisme.

C'est que le principe de hiérarchie — partout où il domine — est d'essence scientifique autant que sociale. A mesure que le phénomène particulier se détachait de la tutelle théologique pour entrer dans le domaine des lois invariables, une inévitable réaction scientifique coordonnait et régularisait la société divine, tout d'abord soumise uniquement au caprice individuel des dieux et des déesses. La mentalité divine pouvait suivre parallèlement la mentalité humaine sans briser le cadre indéfiniment élastique des *volontés* et des *lois*.

C'est ce que le point de vue politique vérifie admirablement.

Selon une lumineuse appréciation sociologique d'Aug. Comte, — ce puissant penseur dont nous venons de glorifier la mémoire solennellement, mais aussi avec un esprit de particularisme orthodoxe indigne de son large génie, — le polythéisme hiérarchisé fut la mentalité par excellence des peuples conquérants, au temps où la conquête était, à peu près, l'unique procédé direct de civilisation.

Tandis qu'en effet les haines hénothéistes, et plus tard monothéistes, haines de rivalité ou d'absolutisme, étaient presque incompatibles avec l'annexion définitive des peuples arriérés, le polythéisme monarchique ouvrait son sein aux dieux vaincus, agrandissait sa  *cité*  simultanément au ciel et sur la terre. Aucune autre mentalité religieuse ne pouvait ainsi faire, comme on dit, la boule de neige.

Rome nous le montre, à la fois positivement et négativement ; elle en est la preuve et la contre-preuve. Elle soumet à ses lois tous les peuples de l'Italie et augmente d'autant son panthéon. Puis, elle agit de même avec la Grèce. Au contraire, elle détruit Carthage et son

---

(1) Darmesteter : *le dieu suprême dans la mythologie aryenne*, 1880.



hénouthéisme sémitique, comme elle finira par détruire, en tant que nation, le monothéisme juif.

Même vérification dans l'orient méditerranéen. Si les Spartiates doivent être considérés comme des Romains avortés (1), en revanche, Philippe de Macédoine réussit à conquérir la Grèce, et son fils Alexandre, la Perse, la Syrie et l'Égypte. Mais tandis que l'Égypte s'hellénise rapidement sous les Ptolémées, le même monothéisme juif résiste victorieusement aux Séleucides.

Tandis que l'adjonction des divinités nouvelles élargissait le panthéon gréco-romain et semblait alimenter les croyances religieuses en leur fournissant de nouveaux sujets d'adoration, par une conséquence nécessaire, elle affaiblissait dans les cœurs la foi robuste des aïeux et, peu à peu, la minait. Il devait donc fatalement arriver une époque où l'Empire, maître d'un monde de même mentalité religieuse, n'aurait plus qu'à présider à la paisible transformation des croyances usées par le frottement, et à les incorporer dans un monothéisme général émergeant des ruines particulières.

Car, il ne faut pas s'y tromper : La tolérance est une vertu qui n'est pas faite pour les religions. L'hénouthéisme sémitique et sa forme aryenne, le culte des divinités poliades, ne l'ont jamais connue. Le monothéisme ne la connaîtra pas. L'ancienne Rome ne l'a vraiment pratiquée qu'après l'assimilation grecque ; et, son prodigieux accroissement politique conduisit, en conséquence, à la ruine, les croyances sur lesquelles il s'était appuyé. Ce n'est pas impunément qu'on collectionne tous les dieux de l'Univers !

Mais si la tolérance est le dissolvant par excellence des religions établies, elle est, de par son propre principe, un procédé de dissolution extrêmement lent, et l'on comprend que tant qu'il n'interviendra pas de facteur positif, les transformations religieuses, basées sur la tolérance, ne soient jamais près d'aboutir.

Voilà donc un commencement de réponse à la question que nous nous sommes posée : pourquoi n'est-ce pas l'Olympisme gréco-romain qui a triomphé directement ? Et, si maintenant nous cessons de fixer le centre du tableau ; si nous promenons nos regards sur les pourtours mal assurés de l'extension romaine ; nous apercevrons dans un coin perdu de l'Orient, la silhouette grandissante — et qui deviendra démesurée — du petit dieu syrien qui va détrôner l'orgueilleux Jupiter.

---

(1) Expression très heureuse due à Aug. Comte.

II

Tandis que les peuples d'origine aryenne adoptaient et fécondaient plus ou moins rapidement un polythéisme monarchique éminemment propre à la conquête progressive et à l'équilibre des grandes agglomérations, — les peuplades sémitiques, plus solidement ancrées dans le fétichisme primordial, ne parvenaient pas à dépasser le culte *polyade* et usaient leur mentalité à le fortifier jalousement. Ce n'est que quand elles se mêlèrent, au hasard des grandes migrations, à des populations d'origine aryenne qu'elles purent se rallier au principe des croyances hiérarchiques, modifié selon leurs besoins, — en laissant à l'avenir la tâche pénible de débrouiller l'écheveau d'une mentalité mixte : telle, par exemple, la Chaldée, issue de la fusion de peuples sémitiques avec les primitifs Suméro-Accadiens. Mais la peuplade sémitique restée pure de tout mélange aryen, qu'elle soit nomade ou fixée indépendante, s'en tint généralement à l'oligarchie divine.

On comprendrait, d'ailleurs, difficilement qu'un petit peuple, passant son existence à guerroyer contre des voisins similaires sans jamais réussir à les annexer, pût élargir son panthéon quand il ne peut agrandir sa cité : Il reste voué à l'hénothéisme. Ses croyances fétichistes ou même astrolâtriques, au lieu de converger vers un système divin plus général où déjà un peu d'harmonie scientifique ait pénétré, se subordonne simplement à une divinité plus puissante mais spéciale dont il s'intitule le fils et qu'il a choisi dans un panthéon oligarchique. Les *Baalim* Camos, Javeh, Melkarth, Molok, etc., ont chacun leur peuple de prédilection. Chaque peuple croit à tous ces dieux et les adore ; seulement il adore avec plus de ferveur son patron direct, en prenant garde toutefois, de ne pas offenser ni même négliger les autres ; — car tous sont égaux.

Qu'un tel hénothéisme puisse, à la longue, se métamorphoser en monothéisme, on voit de suite combien la chose est malaisée : il faudrait qu'une des peuplades parvint à exterminer toutes les similaires ; car toutes ont rationnellement les mêmes droits, sont susceptibles des mêmes aspirations ; et elles ne peuvent vivre juxtaposées en bonne intelligence relative qu'à la condition, précisément, de ne pas sortir de la mentalité polythéiste qui leur est commune. C'est là un point sur lequel je ne saurais trop insister.

D'un côté, l'imprécision habituelle au langage courant ; de l'autre, l'attachement aux vieilles traditions religieuses et surtout, chez nombre

d'esprits émancipés, la transformation inconsciente, mais naturelle, de cet attachement en la conviction nullement fondée qu'un prétendu monothéisme initial aurait caractérisé (1) les peuples sémitiques par opposition aux peuples aryens, — ces motifs et d'autres moins importants nous exposent à perdre de vue la réalité du phénomène sociologique : à savoir, que l'hénothéisme est une variété du polythéisme et que le dieu national est toujours membre d'une oligarchie de pères ; que, par suite, l'hénothéisme diffère essentiellement du monothéisme ; que même, comme nous venons de le voir, il ne peut que difficilement y conduire ; et qu'enfin, si cette transition doit s'effectuer, nous n'apercevons aucun procédé *logique* efficace pour passer du dieu national au dieu universel, tandis que le polythéisme hiérarchisé y conduit, à la longue, tout naturellement.

Il doit donc nous sembler, sinon nécessaire, du moins très probable que les petits peuples, restés hénothéistes aux temps où se fera l'hégémonie romaine, tels ceux de la Syrie, soient destinés à être englobés individuellement dans le polythéisme gréco-romain. C'est ce qui arriva effectivement, sauf en ce qui concerne l'un d'eux qui prit une revanche éclatante. Mais nous pouvons déjà conclure d'après tout ce qui précède, que les causes qui déterminèrent l'avènement du Dieu des Juifs, ne doivent pas être cherchées dans des conditions d'ordre rationnel.

### III

A la lueur de la critique moderne, les livres sacrés d'Israël ne laissent plus subsister aucun doute sur le paganisme professé par les Juifs depuis les origines jusqu'à la Captivité de Babylone : — mélange des croyances fétichistes primordiales et des conceptions du polythéisme oligarchique, celles-ci s'ajoutant d'abord aux premières comme un couronnement de la pensée, puis parvenant à les supplanter entièrement. Mais il ne me semble pas que, dans l'étude graduelle de cette évolution mentale, la critique indépendante ait tiré logiquement tout le parti possible des divergences ou des contradictions qui sautent aux yeux dans des textes sacrés où nous avons, comme on sait, la bonne fortune de rencontrer souvent, sur un même sujet, deux ou trois rédactions naïvement juxtaposées.

---

(1) Voir surtout Renan : *Histoire du Peuple d'Israël*.

Le début élohiste de la Bible est visiblement empreint d'un naturalisme et d'un polythéisme des mieux caractérisés. Nous n'en sommes plus surpris aujourd'hui que nous savons avec certitude que le récit de la Création et du Déluge bibliques est originaire de la Chaldée (1). Ce récit nous présente une transformation graduelle de la matière sous le souffle des Elohim, en suivant des degrés rationnels de complexité; si bien qu'on pourrait sans trop exagérer, prétendre que cette grossière ébauche cosmogonique est à la théorie transformiste contemporaine ce que les vues géométriques d'Archimède sur les polygones ont été à la moderne doctrine infinitésimale. La création de la lumière avant la création des astres lumineux ne doit même pas nous surprendre, car une science rudimentaire n'y pouvait contredire. L'aurore ne précède-t-elle pas le soleil ?

Mi-aryenne et mi-sémitique, la Chaldée était particulièrement versée dans la science d'observation qui est la plus simple et qui offre, en même temps, le plus d'intérêt aux premières spéculations humaines : la géométrie céleste. Nous vivons encore aujourd'hui selon le calendrier chaldéen et nul doute que les admirables observations d'Hipparque, d'où nous datons l'astronomie positive, n'aient fait que continuer celles des vieux astrologues.

L'OEuvre de six jours, c'est-à-dire la transformation du chaos en six périodes, avec la création de l'humanité pour couronnement; puis la fureur d'Elohim contre cette humanité qui transgressait les commandements divins, enfin la description du déluge qui s'en suivit, — tout cela que nous raconte la Genèse, lui est venu de la Chaldée. Il n'y a pas jusqu'à la succession des dix patriarches d'Adam à Noé qui ne soit calquée sur celle des dix rois mythiques d'Adôros à Xisouthros, le Noé chaldéen.

L'Israël nomade qui a ramassé ces croyances en Chaldée reste polythéiste et son polythéisme est renforcé par la cohabitation égyptienne, — laquelle, d'ailleurs, a plus fait pour son culte que pour sa théologie (2). Quand il aborde, après de cruelles épreuves, la Terre promise, il est porteur d'idées religieuses fort analogues à celle des autres Cananéens. Il a ses fétiches (teraphim) particuliers à chaque famille, semblables aux dieux-lares aryens, et, au-dessus, ses dieux

---

(1) G. Smith. *Chaldean account of Genesis*, 1876.

(2) Nous verrons plus loin (VI) que sur la plus capitale des questions religieuses l'Égypte ne put entamer sa mentalité.

des astres et du ciel dont le plus important s'appelle Javeh, vraie divinité poliade, qu'il adore sous la forme des pierres ou colonnes phalliques, du *nehustan*, ou serpent d'airain, et surtout du Taureau d'Or.

Pendant les siècles de pénible installation temporelle qui séparent l'Exode de la première intervention assyrienne, Javeh, au milieu de ses rivaux du panthéon syrien, tend à devenir de plus en plus le dieu unique d'Israël, et par suite un dieu exigeant un échange de relations morales très strictes, avec lui.

C'est là l'évolution dont le rédacteur jéhoviste de la Genèse nous a retracé les origines et dont, plus tard, nous verrons éclore ce qu'on a appelé le *Prophétisme*, gros d'un immense avenir. Mais, dès maintenant, c'est-à-dire dès que l'hénothéisme d'Israël se particularise, la conception naturaliste ou chaldéenne doit être modifiée.

Car, ainsi que je l'ai écrit ailleurs, tandis que les grandes religions naturalistes ont affirmé ou sous-entendu une antiquité matérielle extrêmement reculée ou même infinie, — une religion tout humaine et morale, comme celle des juifs et des chrétiens, ne pouvait faire autrement que d'assigner à l'univers une origine récente, artificiellement reliée à la tradition historique.

L'extrême préoccupation du but moral, reléguant au dernier plan l'explication des phénomènes naturels, devait forcément conduire à la conception de divinités créatrices, et créatrices de toutes choses en vue de l'homme. Ainsi s'imposait, à une époque et chez des peuples peu scientifiques, la croyance à une création *ex nihilo* ; car toute matière préexistante eût porté atteinte en même temps à la majesté divine et à la prééminence humaine. De plus, le dieu ayant dû évidemment créer l'homme à sa ressemblance, celui-ci, par sa propre faute, avait dû dégénérer. Et tout cela ne pouvait pas s'être passé depuis bien longtemps, puisqu'une révélation directe, dès lors nécessaire, ne permettait pas d'admettre l'existence d'hommes préhistoriques (1).

Aussi dans la rédaction jéhoviste, ce ne sont plus les Elohim qui transforment graduellement le chaos, créent les astres, puis les plantes, puis les animaux, enfin les hommes mâles et femelles, — c'est Javeh qui, après avoir fabriqué l'indispensable support terrestre, commence par créer l'homme, et un homme unique, avant toute autre matière vivante, animale ou seulement végétale. Ce n'est qu'ensuite que Javeh fait germer toutes sortes d'arbres pour être — le texte le dit expressé-

---

(1) *Approximations de la vérité*, § 90.

ment — agréables à la vue de l'Homme et bons pour sa nourriture. Puis, comme s'il craignait que l'Homme seul s'ennuyât dans son parc fleuri, Javeh forme de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux des cieus. Il les présente à l'Homme en lui demandant de quel nom il veut bien les nommer et en lui promettant que ces noms, qu'il aura choisis, leur resteront. Voyant enfin l'Homme non encore satisfait, de la chair de sa chair, Javeh lui fabrique une compagne...

Mais alors, le narrateur jéhoviste s'aperçoit sans doute qu'il est allé trop loin ; que ce n'est plus un couple humain qu'il vient de faire créer par Javeh, mais deux nouveaux dieux semblables à Javeh lui-même. Or cela n'est-il pas trop contraire à la réalité ? Notre narrateur ne peut vraiment trouver parfaite même l'élite supposée de la race humaine qui l'environne, si au-dessous de ses aspirations, de son idéal. Il faut donc, de toute nécessité, que le premier couple humain démérite avant d'avoir engendré ; qu'il cesse d'être semblable aux Elohim ; et il faut qu'il dégénère par sa propre faute (sans quoi il faudrait en accuser Javeh) et qu'il soit puni précisément pour avoir voulu égaler Javeh : — d'où, histoire banale d'un fruit défendu et du serpent tentateur.

Comme tout cela nous montre un esprit différent de celui de l'élohisme chaldéen ! Comme on y voit dans tout son jour la mentalité hénouthéiste, la conception de l'univers entier arrangé pour le service de l'homme par une divinité choisie entre toutes et bienveillante — à la condition d'être payée de retour !

Pour compléter le système, il faut de plus relier d'une manière historiquement ininterrompue et précise, la créature au créateur. Les dix rois mystiques et probablement zodiacaux, avec leurs 432,000 ans de règne — et, ici, les versions élohistes et jéhovistes de la Bible sont d'accord — deviennent donc dix patriarches qui, quoique vivant chacun démesurément, ne doivent pas trop éloigner l'origine des choses ; car il importe de conserver à la Révélation toute sa vigueur en ne la reléguant pas dans la nuit des temps. Mais on ne peut, d'autre part, car l'in vraisemblance eût été trop criante, les faire vivre le temps de tout le monde.

La critique comparée des trois Genèses, la chaldéenne, l'élohiste et la jéhoviste, nous fait ainsi assister au mouvement religieux qui s'est déroulé graduellement pendant de longs siècles, depuis l'origine distincte d'Israël jusqu'à l'avènement de ses croyances hénouthéistes. Celles-ci exigent entre la créature et le créateur un ensemble sévère

de prescriptions morales et d'obligations réciproques, inconnues à la haute antiquité et qui deviendront tout à la fois prédominantes.

D'abord, le point de vue naturaliste commence à s'effacer. Il semble que plus la personnalité des dieux augmente, moins on doit insister sur leurs opérations manuelles de constructeurs des mondes.

La cinquième tablette assyrienne déchiffrée par G. Smith nous donne sur la création des astres, l'utilité des phases de la lune et le mouvement circulaire du soleil, des détails circonstanciés. Notre élohiste, lui, se borne à les résumer d'un mot : « Que cela soit !... Et cela fut ! » qui revient chaque fois comme un laconique refrain. Déjà, l'origine astronomique est réduite au minimum. Le jéhoviste ne tardera pas à la passer complètement sous silence.

En revanche, observons, dans les textes, comment croît l'obligation morale. Le récit du déluge, cette punition solennelle de l'humanité primitive, est, à ce sujet, caractéristique.

D'après le texte assyrien, c'est dans un accès de colère irréflecti que Bel a déchaîné le déluge. Les autres dieux en souffrent presque autant que les hommes, « car ils ne reniflent plus l'odeur, l'excellente odeur des sacrifices. Ils ont pris la fuite; ils ont grimpé au firmament d'Anou et hurlant comme des chiens, se sont accroupis sur la corniche (1). » « Toi, héraut des dieux, guerrier, dit Ea à Bel, comment ne t'es-tu pas maîtrisé et as-tu fait le déluge !... Le pécheur, charge-le de son péché, le blasphémateur de son blasphème... mais au lieu de faire le déluge, que des lions surviennent et réduisent les hommes... ou des hyènes..., ou une famine..., ou la peste (2). »

Et comme compensation, sans doute, de l'emportement irréflecti de Bel, Hasisatra (ou Xisouthros), tel le patriarche, Enoch est enlevé vivant au ciel...

Combien différent est le ton du récit biblique ! La conduite divine, même en ce qu'elle a de féroce, est narrée sans aucune appréciation, sans la moindre marque de pitié pour les victimes d'Elohim. N'ont-elles pas mérité leur juste punition ?

La version que nous a conservée la Bible est combinée ; mais le jéhoviste n'a guère eu besoin de l'accentuer à sa façon. Et, de fait, Javeh peut être content : son Noé ne se permettra aucun attendrissement sur les horreurs de l'abominable destruction à laquelle, seul, il échappe

---

(1) Maspero. I, 569.

(2) Lenormant. *Récit chaldéen du déluge*, I, p. 616.

avec sa famille et ses bestiaux. « Alors périt toute chair, tout ce qui se meut sur la terre en oiseaux, en bétail et en animaux et en reptiles rampant sur la terre et tous les hommes ; tout ce qui avait dans ses narines un souffle d'esprit de vie, tout ce qui était sur la terre sèche, mourut. Et ainsi furent détruits tous les êtres qui étaient sur la face de la terre, de l'homme aux animaux, aux reptiles et aux oiseaux des cieux ; et ils furent exterminés de la terre... (1). »

« Je regardai la mer attentivement, dit au contraire, le Noé chaldéen, et la totalité de l'humanité était retournée au limon et les cadavres flottaient autour de moi comme des algues. J'ouvris la fenêtre, et, quand la lumière frappa mon visage, je fus saisi de tristesse, je m'assis, je pleurai et les larmes ruisselèrent sur ma face (2). »

Pour l'honneur de l'humanité, notons-le en passant, cette touchante pitié nous console de la sécheresse du narrateur sacré.

#### IV

Comment se fait-il que le jéhoviste, ou tout au moins le dernier combineur, ait conservé en tête de la Bible la tradition élohiste ? Sans doute parce qu'elle était trop invétérée, inattaquable. Elle ne devient d'ailleurs compromettante qu'aux yeux de la critique moderne.

Au temps d'Ezéchias ou de Josias, au temps même d'Esdras, les deux récits de la Création pouvaient s'ajuster bout à bout sans choquer personne. *Elohim* n'avait qu'à devenir un pluriel de majesté pour désigner ou Javeh, ou Camos, ou Melkarth, ou toute autre divinité du panthéon oligarchique.

Je ne crois donc pas du tout, comme l'ont cru Renan et d'autres exégètes, qu'un début jéhoviste plus détaillé ait été perdu. Je pense, au contraire, que le nouveau rédacteur a simplement greffé son récit sur l'ancien début admis par tous, *et déjà pris à la lettre*, en changeant ce qui lui déplaisait, mais sans prendre la peine de modifier ce qui ne l'intéressait pas, nullement choqué par les contradictions qui nous frappent aujourd'hui.

---

(1) Genèse. VII, 21, 22, 23.

(2) Lenormant. I, p. 612. Cette antithèse entre les deux versions du déluge, la chaldéenne et la biblique, est d'autant plus frappante que pour tous les détails matériels la seconde est calquée presque littéralement sur la première.



« Au jour où Javeh fit le ciel et la terre... », commence-t-il; mais les doctrines cosmogoniques l'intéressent si peu qu'il passe outre et nous parle tout de suite de l'Homme, créé unique, et à même lequel Javeh taille la première femme. Et, sans désemparer, il nous raconte l'immédiate désobéissance du couple primordial et sa dégénérescence infligée comme punition. On sent que c'est là ce qui lui tenait au cœur; que c'est pour cela qu'il a repris à sa façon le récit de la Genèse et fait, en conséquence, créer par Dieu, au lieu d'une multitude humaine indéterminée, un couple unique pouvant incarner plus aisément l'humanité coupable. Car, ainsi que je l'ai dit plus haut, il faut de toute nécessité à cette théologie morale que l'humanité, sitôt sortie des mains du Créateur, dégénère par sa faute.

Cette chute de l'homme est si impérieusement exigée par la logique du système que la légende jéhoviste qui la caractérise demeure originale — on ne peut la rattacher à aucun antécédent chaldéen (1) — et que, d'autre part, il n'y a pas lieu de nous étonner si nous n'en entendons plus parler après qu'elle a été, ici, solennellement établie. Pour retrouver le dogme du péché originel, on devra, en effet, arriver à la transformation chrétienne qui, pour une autre raison, celle du rachat du monde par un sang divin, a besoin du même postulat.

Jusqu'où, maintenant, faire remonter les premières tentatives de cette évolution morale? Selon moi, jusqu'à l'Exode.

Si la théologie d'Israël lui vient surtout de la Chaldée, l'organisation et la pratique de son culte lui viennent surtout de l'Égypte. C'est à l'Égypte qu'il a pris l'usage d'adorer ses dieux syriens sous la forme de taureaux dorés et de serpents d'airain et de les consulter selon les emblèmes *ourim* et *toummim*; à l'Égypte, qu'il a pris ses danses sacrées et ses vêtements sacerdotaux; à l'Égypte enfin, qu'il a pris l'arche, demeure du Dieu, et l'institution du clergé lévitique.

Le nom même de *Lévi* — adhérent, adjoint, compagnon (2) — semble avoir été précisément donné à des Égyptiens qui accompagnèrent Israël dans sa fuite hors de la maison de servitude. Ils furent sûrement les chefs de l'émigration, puisqu'Israël était esclave et qu'on ne nous dit point qu'il ait dû, pour s'échapper, lutter tout d'abord contre ses oppresseurs.

Quant au chef suprême et légendaire, Moïse, dont rien, d'ailleurs,

---

(1) C'est par erreur de traduction que G. Smith avait cru pouvoir le faire.

(2) Gesenius. — *Dict.*

ne nous autorise à nier l'existence réelle — ramenée aux conditions humaines — il ne faut pas oublier, d'une part, que son nom — Mosè — est un nom théophore égyptien, de l'autre, que la tradition l'a tenu pour membre de la tribu de Lévi.

Peut-être pourrions-nous ici nous rallier à l'idée, émise par Comte, que l'Exode juif fut une tentative de colonisation monothéiste — nous dirions, nous, hénothéiste — tentée par un ou plusieurs membres d'une vieille théocratie où la théologie sémitique avait pénétré avec les Hycsos, et effectuée en utilisant des mécontents de même mentalité religieuse, — bien qu'inférieure.

Quoiqu'il en soit, et sous la direction de Moïse et des lévites, l'exode est rendu fort pénible, parce qu'il faut éviter les grandes routes où la puissance du Pharaon pourrait atteindre les fugitifs, et traverser l'abominable désert du Sinaï; mais comme, somme toute, il réussit, cet exode devient forcément miraculeux. Moïse profite de l'état d'âme d'un peuple effrayé pour lui prêcher — à la Torquemada — non pas le Dieu universel, du moins le Dieu national. Peut-être trouve-t-il son Javeh dans les orages du Sinaï; Javeh, dieu jaloux auquel 7 ou 8 siècles plus tard le narrateur de l'Exode fait dire précisément : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. » (Ex. XX. 3.)

## V

L'hénothéisme d'Israël se développe lentement. Pendant plusieurs siècles, il adore tour à tour ou simultanément tous les dieux du panthéon syrien. Plus il prospère politiquement, plus il *polythéise*; mais, avec les revers de fortune temporelle, il revient toujours à son dieu favori. Ses malheurs ne sont-ils pas dus à la colère de Javeh qui entend régner sans partage? Chez les peuplades voisines, la mentalité est identique. « Omeri, roi d'Israël, dit l'inscription de Mésa, opprima Moab pendant de longs jours, parce que Camos était irrité contre sa terre. »

Le commandement que la Bible met dans la bouche de Javeh : tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face! ne peut donc être pris à cette époque pour la prétention absolue de Javeh d'être le seul dieu de l'univers, mais seulement pour l'exigence plus modeste d'être considéré par son peuple de prédilection comme supérieur aux autres Baalim. Aussi, quand sous les Omrides, Javeh, non seulement n'est plus supérieur, mais devient subordonné aux dieux phéniciens, ses

parèdres, la conscience d'Israël éclate et le Javéhisme prophétique commence à se former.

Ce qui frappe avant tout, aujourd'hui, dans l'ensemble du prophétisme du 8<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle, c'est que, loin de formuler une théorie ferme, un bloc mental fixe, dès son début, ainsi que le voudrait l'Orthodoxie, il s'est développé, comme tout autre phénomène social, graduellement et selon les circonstances, — augmentant d'envergure, presque malgré lui, sous la pression des événements, pour étendre à la fin la clarté de ses ailes sur un monde entier.

Les prophètes juifs ne sont d'abord que d'ardents javéhistes acharnés contre les fétiches, les représentations et pratiques idolâtriques, mais surtout contre *Baal*, devenu le nom générique incarnant tous les rivaux de Javeh. Leurs vues ne dépassent pas encore le dieu national. Sûrement, si Javeh n'avait pas triomphé et que nous puissions retrouver, aussi complètement que pour Israël, les traditions écrites de Moab, d'Edom ou de Tyr, nous y lirions de semblables dithyrambes en l'honneur de Camos, de Molok ou de Melkarth (1).

En revanche, ce qui domine immédiatement chez tous les prophètes, même dès Amos, c'est une idée morale nouvelle, la pensée obsédante de la supériorité de la justice sur les pratiques du culte. « Je hais vos fêtes, dit le dieu d'Amos, et n'ai point d'égard à vos solennités. Car lorsque vous me présentez des holocaustes et vos offrandes, je ne les agréé pas et ne regarde pas vos grasses victimes d'actions de grâce. Ecartez loin de moi le bruit de vos chants; je ne veux pas entendre le son de vos harpes ! Mais que la droiture prenne son cours comme les eaux, et la justice comme un fleuve qui ne cesse pas de couler (2). »

Un dieu, encore particulier il est vrai, mais qu'on sert uniquement par la pratique de la justice, voilà la grande nouveauté ! Voilà le ferment qui va élargir l'hénothéisme des Juifs, le germe fécond qui, éelos en pleine floraison, entraînera l'avenir.

Si l'on sert, en effet, la divinité uniquement par la justice et la droiture, c'est que cette divinité, elle-même, n'est plus capricieuse et qu'elle est absolument juste. Envers son peuple de prédilection elle ne peut évidemment tolérer aucune injustice, à moins que par ses fautes, par ses crimes, il n'ait démérité.

---

(1) Exemple : l'inscription de Mésa qui est au Louvre, trouvée par Clermont-Ganneau, 1868.

(2) Amos, V. 21-24.

Or, voici justement un voisin formidable, l'Assyrie, le grand dévastateur, qui menace le peuple élu. Quel biais va prendre le prophétisme pour justifier Javeh à l'approche du cataclysme? La réponse s'impose. Israël est puni de son immoralité; Ninive, puis Babylone sont l'épée de Javeh! Mais alors, — c'est que Javeh n'est pas seulement le Dieu des Juifs : il règne aussi sur Babylone et sur Ninive.

On voit comment l'hénothéisme juif, devenu une religion exclusivement morale, tourne, par la force des choses, au monothéisme universel.

Une fois lancés sur cette pente, aucune considération n'arrête plus les prophètes. Ils n'hésitent pas, quand les circonstances l'exigent, à tout subordonner — et même l'idée de la Patrie, cette suprême religion des Aryens — à ce qu'ils appellent l'avènement de Javeh, c'est-à-dire l'avènement sur la terre de la justice absolue.

La justice pour Israël! quelle amère ironie! Sa vie de peuple est un continuel martyre : l'immoralité triomphe au dedans comme au dehors. Mais qu'importe! L'Égypte, Assur et la Chaldée sont les instruments de Javeh; ses ministres sont Sennacchérib et Nabuchodonosor. Javeh ne peut décevoir ses élus. Qu'importe encore richesses, famille et patrie, tout ce qui constitue l'éternelle socialité! Il suffit d'avoir le cœur pur et de suivre strictement la Loi dans le fond de son âme pour que luise enfin sur la terre le jour de Javeh! Et le pauvre Israël s'acharne à sa chimère. Son ignorance même des nécessités sociales fait sa grandeur. Hypnotisé par l'idée fixe de la justice à réaliser sur cette terre, il subordonne toute vie à la morale. Ni sciences, ni arts, — hormis l'expression sublime de ses rêves — n'existent plus pour lui.

Dans le chœur immortel des grands illuminés qui furent pour l'époque de réels penseurs, c'est Jérémie qui sonne la note la plus éclatante. Voyez-le honni, puis emprisonné, jeté dans la boue d'une citerne, — il vaticine toujours et continue de maudire... Qui? Sans doute l'exterminateur chaldéen qui est aux portes? Que non pas! Ceux qu'il couvre de ses anathèmes sont les héroïques défenseurs de sa patrie. Nabuchodonosor est l'épée de Javeh; il est fou, il est impie de lui résister. Jérusalem n'a que ce qu'elle mérite. Mieux vaut vivre vertueux sous l'écrasement chaldéen qu'indépendants avec un cœur impur. « Ainsi parle l'Éternel : Voici, je vous propose le chemin de la vie, et le chemin de la mort; quiconque restera dans cette ville mourra par l'épée, la famine et la peste; mais quiconque sortira pour se rendre aux Chaldéens qui vous assiègent, vivra et aura son âme pour butin (1). »

---

(1) Jérémie, XXI-8 et 9.

VI

Avoir son âme pour butin ! c'est-à dire servir uniquement son dieu par la pratique de la justice, voilà donc le premier point capital. Le deuxième est celui-ci : Israël se débat entre deux impossibilités, l'avènement nécessaire de la justice et la non croyance à une vie future où l'âme serait récompensée ou punie selon sa vie terrestre ; il lui faut, coûte que coûte, réaliser la justice sur la terre.

Jusqu'à l'époque, toute récente, des Asmonéens, les Juifs n'admirent aucune vie consciente après la mort, par suite nulle récompense ou châtement. Le double humain, descendu au Schéol, pouvait à la rigueur être troublé par les maléfices des vivants, ce qui fit proscrire la nécromancie, mais ni les Elohim, ni même Javeh ne s'occupaient de lui. La métaphysique égyptienne n'avait pas réussi à entamer dans la conscience du vieil Israël la calme notion, qui lui venait de la Chaldée, du *Kournoudé* « pays immuable, région d'où l'on ne revient pas, demeure où l'on entre sans en sortir, chemin qu'on descend sans jamais rebrousser..., prison où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme les oiseaux, remplissent la voûte ! où il n'y a ni récompense pour les justes, ni châtement pour les impies : la rémunération du bien et du mal commençant et finissant sur la terre (1).

« Je suis, crie le Psalmiste à Javeh, tel que les morts gisants dans le Schéol, auxquels tu ne penses plus et qui ne sont plus à portée de ta main. Tu m'as jeté dans une fosse profonde, dans les ténèbres, dans les abîmes... Dans les ténèbres, tes miracles sont-ils remarqués, et ta justice dans la région de l'oubli ? » (2). Et Job parle de même de s'en aller « pour ne plus revenir dans la région sombre comme la nuit, d'ombre de mort et de désordre, où la clarté ressemble aux ténèbres ! (3) »

C'est dans Daniel, que la critique date unanimement du temps d'Antiochus Epiphane, que l'on trouve les premières traces de la croyance en une vie future où quelques-uns seulement (pas encore tout le monde)

---

(1) Cité d'après Maspero, p. 135, in-16.

(2) Ps. LXXXVIII, 6, 7 et 13.

(3) Job, X, 21 et 22.

seront jugés, récompensés ou punis selon leurs œuvres : « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront : les uns pour une vie éternelle et les autres pour l'opprobre et l'ignominie éternelle (1) ».

L'humanité actuelle, depuis si longtemps emprisonnée, quel que soit son *Credo* religieux, dans les croyances d'outre-tombe, en est arrivée à ne plus même remarquer ce qu'elles ont de profondément anti-social. Et, pourtant, seule, la morale vulgaire a pu y gagner quelque chose ; car, bien que les divinités de n'importe quel panthéon n'aient jamais pu être douées que d'une moralité précisément identique à celle de l'humanité qui les enfanta et les adora, la crainte des sanctions divines fut, comme on dit, un commencement de sagesse pour les individus de moralité inférieure. Mais, cela concédé, on doit reconnaître qu'en éthique sociale proprement dite, c'est-à-dire quand il s'agit de travailler au meilleur équilibre sociologique correspondant à des aspirations sans cesse grandissantes, la croyance à la sur-vie compensatrice ne peut qu'engendrer la pire des apathies, briser les caractères haut placés, fondre les énergies.

On comprend alors pourquoi, parmi tous les peuples de l'histoire, le seul qui ait échappé à cette énervante obsession, soit celui qui a poursuivi le but moral sur terre avec un acharnement incomparable. Endormies dans la trompeuse sécurité des compensations futures, toutes les autres nations — et même celle qui ne cessa jamais de présider aux destinées intellectuelles du monde — s'effacent, ici, devant les sublimes forcenés d'Israël.

Et comme je dois, à cet endroit de ma thèse, sous peine de la voir s'évanouir en fumée, reconnaître que les écrits prophétiques (sauf Daniel) remontent, dans leurs grandes lignes, aux époques admises par la tradition, — en laissant d'ailleurs à l'exégèse biblique et à la critique détaillée le soin de discerner les nombreuses additions et interpolations — c'est justement cette négation de la vie future, si particulière à Israël, qui me donne un irréfutable appui. Si les textes que nous avons sous les yeux étaient seulement, comme l'a voulu E. Havet, du temps des Asmonéens, s'ils n'étaient que des produits adullérés de la philosophie grecque, comment admettre, en effet, qu'ils eussent repoussé la croyance en une sur-vie réparatrice ? Cette croyance qui aurait, à elle seule, résolu d'emblée la terrible antinomie où ils usèrent

---

(1) Daniel, XII, 2, 3.

leur âpre génie, avec quel empressement, avec quelle joie rayonnante, les vieux prophètes l'eussent accueillie, — comme firent les derniers d'entre eux, trois ou quatre siècles plus tard, pseudo Daniel, Jean le baptiseur et Jésus! Ce sera alors l'époque, — mais alors seulement, — de l'hellénisme infiltré après les conquêtes d'Alexandre; ce sera aussi l'époque où, après dix siècles de misères temporelles, les Juifs se trouveront, pour la première fois, directement menacés dans leur foi.

Il ne faut donc pas douter que les aspirations morales du prophétisme qui transformèrent l'hénothéisme hébreu en monothéisme et préparèrent le monothéisme à l'ultérieure conquête du monde, remontent aux temps où vécurent les prophètes, dont l'histoire nous a conservé les noms et la vie. Le prophétisme est une inquiétude de l'esprit qui, forcément et sans transition, passe de l'extrême pessimisme à l'extrême optimisme. Les plus sombres couleurs et les plus effrayants cauchemars alternent brusquement avec les rêves d'or et les descriptions enchanteresses. Quant à toute prédiction précise, elle a évidemment été ajoutée ou interpolée, après coup, pour donner plus de force à cette première philosophie de l'histoire. Mais l'esprit prophétique n'en a pas moins, par l'ensemble de sa prédication, fécondé l'avenir, pendant les deux siècles qui séparent Salmanasar de Nabuchodonosor et pendant la captivité de Babylone. Je n'en veux pour preuve que la dispersion définitive des dix tribus en Assyrie et, au contraire, le retour de Juda à Jérusalem : insuffisamment ancrés dans le javéhisme, les dix tribus se noyèrent dans le polythéisme assyrien, tandis que 200 ans plus tard Juda était devenu inaltérablement le peuple de Javeh (1). Il était acquis au Deutéronome, cette nouvelle loi issue de l'esprit des prophètes et qui diffère autant et sinon plus de l'ancienne Thora, comme le dit si bien Havet, que l'Évangile diffère lui-même du Deutéronome (2).

Mais, si l'on s'obstinait à croire que le Deutéronome et tous les écrits prophétiques (sauf Daniel) ne datent que d'Antiochus et des Asmonéens, ce ne serait pas seulement mon argumentation qui s'évanouirait; j'ose dire que, du même coup, on retomberait dans le chaos des contingences : on ne comprendrait plus quel besoin la pensée grecque

---

(1) Notons d'ailleurs que ce furent les plus javéhistes qui revinrent. Beaucoup d'autres sans doute, moins ardents, ne profitèrent pas de l'autorisation des Cyrus, se trouvant bien en Babylonie.

(2) Havet. *Judaïsme*, 157-158.

a eu de revêtir la forme du judaïsme pour monothéiser le monde, puisque le Judaïsme n'eût été ce qu'il est qu'à travers la pensée grecque. Quand l'empire eût unifié sous un même régime le monde gréco-romain, et l'eût ainsi préparé à accueillir une foi nouvelle; quand cette foi se fut graduellement élaborée dans son propre sein à mesure que la monarchie olympienne se concentrait, par quel hasard extravagant (le mot n'est pas trop fort) faudrait-il aller chercher ailleurs que dans les provinces helléniques, l'explosion de l'hellénisme?

Qui donc oserait soutenir, aujourd'hui, que le fait le plus important de l'histoire occidentale soit un événement fortuit? Mieux vaudrait en revenir à son explication providentielle!

Par bonheur, critique et exégèse se donnent ici la main. La thèse de la modernité absolue des prophètes, bien que soutenue par le plus puissant dialecticien qui ait approfondi les origines chrétiennes, a dû être rejetée en ce qui concerne le fond de leurs écrits, et bien qu'il en soit résulté la nécessité de les expurger avec un nouveau soin. James Darmesteter a clos le débat en faisant toucher du doigt quelle colossale erreur ce serait de voir dans les invasions de Téglaath-Phalasar, de Sargon, de Sennacherib et de Nabuchodonosor, des invasions de propagande religieuse, comme il le faudrait si ces noms représentaient les Antiochus; quelle erreur ce serait de transformer ces grands conquérants qui ne rêvaient que le carnage, en croisés de Mardouk et de Nébo (1).

C'est parce qu'il ne croyait à nulle vie future qu'Israël a, pendant des siècles et des siècles, étreint la sublime notion de Justice immédiate avec une rage de forcené. Il y a perdu tout ce qui peut faire une nation; mais, dans un monde qui souffrait et où les plus nobles natures — comme les plus misérables — se consolaient apathiquement de leurs infortunes présentes en rêvant une éternelle félicité d'outre-tombe, il a créé la petite fissure par où s'est échappé l'avenir.

Le Stoïcisme païen et l'Epicurisme philosophique, qui rejetèrent également la croyance en une survie réparatrice, s'imposent à notre respect, superbement. « Mais, en réalité, leur morale était une morale d'impuissance et de mort. En flattant l'orgueil individuel, elle pouvait faire quelque illusion sur son véritable caractère. En somme elle a été funeste par la satisfaction même qu'offrait sa grandeur apparente aux âmes indignées des spectacles présents. Comme toutes les doctrines de

---

(1) Voir *l'authenticité des Prophètes* de J. Darmesteter, 1891.



résignation et d'immobilité, elle débarrassait les citoyens du souci de l'action. Tous ces héros du stoïcisme ont su mourir courageusement. Quels sont ceux qui ont su agir? » (1).

Ceux qui ont su agir, ce sont ces illuminés juifs qui ont tout sacrifié, jusqu'à leur dignité personnelle, pour la cause de l'humanité. Voilà ceux qui ont forcé le cours d'une évolution, laquelle s'obstinait à rester le privilège d'un petit nombre. Des hauteurs de la métaphysique ils ont fait descendre la divinité sur terre : Jésus n'a plus qu'à naître!

Le Dieu suprême des Aryens, qui semblait appelé à régner sans partage, l'orgueilleux Jupiter s'est vu, comme on dit vulgairement, couper l'herbe sous le pied par un petit dieu syrien de mince notoriété, parce qu'alors le dieu *moral* l'emportait sur le dieu *rationnel*. Quand, d'un bout à l'autre du monde gréco-romain, les souffrances des déshérités clamèrent : justice! ce fut le dieu des prophètes juifs qui répondit à l'appel désespéré.

Ainsi s'explique la révolution profonde qui semble, à première vue, constituer un paradoxe historique.

Les hommes, en effet, sont conduits par leur mentalité ; et l'évolution sociale et morale n'est que concomittante. Mais les évolutions secondaires réagissent sur l'évolution principale ; et, bien que celle-ci ne cesse jamais, en principe, de tenir la tête du mouvement, il peut arriver des cas — et en voici au moins un, hors de pair, — où les aspirations morales ont brusqué le développement régulier de la mentalité.

Comme un ferment énergétique, elles ont agi sur la morale endormie d'une race supérieure.

Avec leur superbe dédain des réalités nécessaires, elles étaient trop anti-sociales pour créer directement un peuple susceptible de vivre. Sur le sol qui les produisit, elles ne pouvaient, en définitive, que se cristalliser en rêves apocalyptiques...

Dans le milieu où elle éclôt naturellement, la levure n'est que de la décomposition : transportée dans une pâte appropriée, elle la soulève généreusement. Les deux grandes révolutions morales du monde, le Bouddhisme et le Prophétisme, n'ont pu se développer en religion, c'est-à-dire en organisme social, que hors des pays qui les virent naître : le Bouddhisme, vaincu dans l'Inde, s'imposa à tout l'extrême

---

(1) Eugène Véron. *Morale*, p. 38.

Orient ; le Prophétisme, vaincu par le Talmud, a légué une religion à tout l'Occident.

Les temps qui s'écoulent du premier au deuxième Isaïe, en passant par Jérémie et Ezéchiel, sont aussi les temps de Thalès, d'Anaximandre, de Parménide, de Pythagore et de Démocrite : vous ne sauriez rêver plus violente antithèse. Ici, naissent la science et la philosophie ; mais la morale sociale est dédaignée : réduite aux réactions naturelles de l'équilibre sociologique, elle se développe péniblement. Là, la science est nulle et la philosophie est réduite aux croyances inflexibles d'une religion révélée ; mais l'idéal but moral y est directement poursuivi avec tant de vigueur que le levain éclate, se répand dans la masse gréco-romaine et la féconde.

## VII

Mais, dira-t-on, ce n'est pas le judaïsme, c'est le christianisme qui a conquis le monde occidental. Oui, certes ! Mais le christianisme primitif, avant d'être hellénisé, qu'est-il autre chose que du prophétisme juif, devenu, il est vrai, eschatologique ? Il n'a aucune autre originalité. Jésus a prêché le monothéisme moral et le royaume de Dieu, à la manière du second Isaïe, — mais d'un Isaïe désabusé de ses rêves terrestres, selon les doctrines qui avaient fini par prédominer. Il a si bien entraîné quelques disciples qu'ils l'ont, à sa mort, tenu pour dieu lui-même, ou plutôt pour un envoyé spécial de Dieu, son *Messie*, devenu sublime, dont Paul fut l'énergique ambassadeur chez les Gentils.

On a minutieusement — et, selon moi un peu inutilement — recherché l'évolution de l'idée messianique dans les anciens écrits hébraïques. Cet avènement d'un *Oint*, d'un *Messie*, était inévitable. Lorsqu'on s'acharne à poursuivre sur terre l'idéal absolu de la morale, on est fatalement, logiquement, amené à en attendre, à en prédire le règne grâce à un chef qui la réalisera, un jour, de gré ou de force ; — sans quoi on eût désespéré en face de la réalité. Le Messianisme est donc une conséquence nécessaire du Prophétisme : — espoir, d'abord, en un puissant *Maddhi* ; puis, quand vint la croyance à la vie future, espoir en un intermédiaire divin assurant à ses fidèles, à ses élus, d'éternelles félicités d'outre-tombe.

Ezéchias, puis Cyrus, furent des Messies ; les Macchabées et Hérode lui-même en furent aussi ; enfin, dans le genre apocalyptique, Jean le baptiseur et Jésus.

Et, tandis que le christianisme, ce fils tout de suite ingrat d'Israël, se met à la conquête du monde sous le manteau de Paul et de Barnabé, le vieux Juda intransigeant atteint à la sublime folie du siège de Jérusalem. Ses prophètes sont morts à jamais. Les temps ne sont plus de Nabuchodonosor. Nul Jérémie ne sort du Schéol pour crier à Juda que Titus et Vespasien sont l'épée de Javeh. Juda n'a plus qu'à mourir : il a passé la main.

## VIII

Quand nous prétendons expliquer un phénomène historique aussi considérable, la plus élémentaire probité scientifique nous impose de reconnaître dans la thèse rationnelle que nous venons de proposer, ce qu'il peut être resté de contingences.

Dans tout cela, je n'en vois qu'une.

Rationnellement, le polythéisme gréco-romain s'acheminait vers le monothéisme, comme il convient à un polythéisme fortement hiérarchisé : l'unité tendait à prévaloir au ciel, comme elle avait prévalu sur terre. Pendant ce temps un polythéisme oligarchique voisin s'épuisait en luttes stériles entre hénothéismes similaires.

Mais voici que dans l'une des peuplades hénothéistes, quelques esprits exceptionnels surgissent qui impriment à l'avenir une secousse prodigieuse.

Nulle considération historique ne nous dévoile la genèse naturelle de ces esprits novateurs. Aucune raison n'explique l'apparition d'une mentalité telle qu'elle se manifesta exclusivement, dans l'antiquité, chez les *Nabis* d'Israël. Là, vraiment, nous sommes en présence d'une circonstance fortuite.

Le prophétisme n'eût pas existé, que le développement humain aurait été analogue, quoique d'abord retardé. Rien n'eût survécu du panthéon oligarchique et l'olympisme eût monothéisé le monde. La mentalité moderne n'en serait pas d'ailleurs notablement changée, ainsi que l'a démontré rigoureusement Havet (1).

Pourtant cette unique contingence que je relève, — n'est-elle pas encore une illusion ?

Le prophétisme d'Israël, en effet, a été la première manifestation dans le monde, du socialisme, cette tournure de l'esprit humain qui,

---

(1) Havet. *Hellénisme*, II, p. 322 et suiv.

quelles que puissent être ses revendications politiques, sacrifie avant tout à la notion de Justice les autres éléments de l'équilibre social.

Or, puisque l'humanité tend naturellement à développer toutes ses facultés, un tel *moralisme* inquiet ne devait-il pas en un point quelconque de l'évolution se faire jour?

Il ne nous reste donc plus de fortuit que quelque chose, en définitive, de très secondaire : la date et le lieu d'apparition d'un phénomène social, d'ailleurs inévitable et pour toujours lié intimement au sort de l'humanité.

Sans doute, le socialisme aurait pu naître ailleurs. Assurément, mais il ne l'a pas fait.

Littre a écrit quelque part que si la révolte de Spartacus avait réussi, les esclaves seraient devenus les maîtres, et les maîtres, esclaves, sans que, par ailleurs, rien eût été changé, parce que des personnes seules étaient en jeu, et non pas des principes. Rien de plus vrai.

« Le génie du prophétisme, au contraire, dit J. Darmesteter, fut de s'étonner de la férocité humaine comme d'une chose contre nature et contre raison. Devant les iniquités du monde, le cœur des prophètes crut saigner de la blessure d'un Dieu, et leur cri d'indignation rendit l'écho d'une colère divine. Il y a eu en Grèce et à Rome des riches et des pauvres comme sous le roi Jéroboam, et les classes s'y sont entrecroisées durant des siècles sans que du tumulte de la lutte jaillit un cri de justice et de pitié (1). »

Réaliser la justice sur la terre! ce but suprême du prophétisme ancien n'est-il pas celui des socialistes de tous les temps? Mais réaliser cette justice, *au prix de tous les sacrifices*, comme firent autrefois les grands illuminés d'Israël, c'est à quoi, plus instruits des nécessités sociales, nous renonçons maintenant. Nos plus ardents socialistes, comme ils me paraissent pâles, à côté d'un Jérémie! Et pourtant, contre les militaires de Sédécias, qui doute aujourd'hui que Jérémie ait eu raison?

Après qu'il a subi la longue épreuve de l'histoire, un peuple ne vaut que par la quantité d'idéal qui lui survit. Le reste de ses agitations est passager et dort à jamais dans le Schéol.

C'est pourquoi l'esprit *des vieux prophètes de Samarie et de Jérusalem*, même en dehors de toute préoccupation religieuse — surtout, en dehors, devrais-je dire; car dans leurs visées purement terrestres,

---

(1) Darmesteter. *Prophètes d'Israël*, p. 37.

Javeh ne fut que le moyen imposé par une transitoire théologie — cet esprit de moralisme intense, subordonné maintenant à une science plus sûre, restera à jamais celui de tous les êtres qui rêvent un avenir meilleur.

## IX

Mais la médaille a son revers !

Si je viens de souligner « les vieux prophètes de Samarie et Jérusalem », c'est pour les opposer en un sens capital, à leurs successeurs éloignés, modernisés par l'infiltration hellénique.

Encore qu'il ait régulièrement évolué selon les événements et les croyances, l'esprit prophétique, en effet, se montre à partir de sa renaissance asmonéenne et hérodiennne, le contraire direct, au point de vue général ou socialiste, de ce qu'il fut jadis.

Écoutez Jésus prêcher le renoncement aux choses d'ici-bas, l'apathie sociale, voyez-le rendre à César ce qui est à César et courir au devant du supplice à la façon stoïcienne : jamais il ne fulmina, même une seule fois, ses anathèmes quotidiens sous la menace de châtimens terrestres, comme firent toujours, au contraire, Amos, Isaïe et les autres. Son eschatologie le lui interdisait formellement.

C'est donc un socialisme pervers qui fut appelé à faire lever la pâte sociale. Au paganisme, religion, après tout, ensoleillée de la vie, succède une religion qui est tout d'abord une religion de la mort. Si le monde réel est mauvais, irréparablement mauvais, contrairement à ce qu'on avait jusqu'alors pensé, et si le monde fictif, en revanche, nous assure d'éternelles félicités, — à quoi bon vivre ? L'absolue désespérance terrestre est la base de la nouvelle religion, si bien qu'il faut nous demander comment l'humanité convertie a pu surmonter le dégoût de l'existence. Nous touchons, ici, du doigt l'immoralité transcendante des dogmes élyséens adoptés par les bâtards du prophétisme et travestis selon leur logique implacable.

La vie future, chez les payens, était, avant tout, une continuation de la vie terrestre ; accessoirement elle châtiât ou récompensait, selon une morale divine fort élastique. Quand le néo-prophétisme l'eut admise, un pareil tempérament ne pouvait plus convenir. De son creuset surchauffé, les conceptions d'outre-tombe durent jaillir comme la brûlante négation de cette vie terrestre misérable que les autres, les vieux Nabis, avaient vainement tenté de régénérer...

Par bonheur, l'instinct de conservation de l'organisme social ne se laissa pas anéantir et le monde, désorienté, continua de rouler sur sa vitesse acquise. Heureuse inconséquence qui a sauvé l'humanité!

Il nous faut donc constater, une fois de plus, que tout n'est pas profit dans un progrès quelconque. Un esprit déplorable s'est introduit dans notre mentalité avec la révolution chrétienne. Elle a, je le répète, avancé l'avènement du monothéisme, mais elle a commencé par le rendre anti-social.

Si le monde romain n'avait pas été mûr pour les invasions barbares, il nous eût certainement offert, après Théodose, le spectacle d'un Bas-Empire d'Occident, s'épuisant, comme l'autre, en ridicules querelles théologiques. C'est la lutte contre les Barbares, c'est leur brusque entrée dans l'héritage de la civilisation, qui a rappelé la vie dans les artères de l'organisme social; d'un côté, par la présence du danger immédiat, de l'autre, par le désir tout puissant de s'asseoir, malgré tout, au festin préparé.

Je ne puis, néanmoins, m'empêcher de renchérir, en terminant, sur l'opinion que j'ai tantôt citée d'E. Havet, que l'Olympisme aurait conduit la mentalité moderne au même point qu'elle a atteint par le procédé chrétien. A tout prendre, je pense que nous y eussions gagné, puisque ce n'est, en définitive, qu'une perversion qui s'est intronisée, du vieil esprit prophétique dont je ne crois pas avoir estimé trop haut l'éternel moralisme. Nous aurions, il est vrai, *monothéisé* un peu plus tard; avec un Julien, par exemple, un Julien exempt de théurgie gnostique. Qu'importe! N'avions-nous pas du temps à perdre avec l'installation des Barbares! Mais, puisqu'il fallait décidément à l'humanité le leurre d'une vie d'outre-tombe, nous eussions du moins assimilé un virus atténué, moins dangereux contre toutes les énergies sociales.

---

REVUE INTERNATIONALE  
DE  
**SOCIOLOGIE**

PUBLIÉE TOUTS LES MOIS, SOUS LA DIRECTION DE

**RENÉ WORMS**

Secrétaire-Général de l'Institut International de Sociologie  
et de la Société de Sociologie de Paris

AVEC LA COLLABORATION ET LE CONCOURS DE

MM. Ch. Andler, Paris. — A. Asturaro, Gênes. — A. Babeau, Troyes. — M. E. Ballesteros, Santiago. — P. Beauregard, Paris. — R. Bérenger, Paris. — M. Bernès, Paris. — J. Bertillon, Paris. — A. Bertrand, Lyon. — L. Brentano, Munich. — Ad. Buylla, Oviedo. — Ed. Chavannes, Paris. — E. Cheysson, Paris. — R. Dalla Volta, Florence. — J. Dallemague, Bruxelles. — E. Delbet, Paris. — H. Denis, Bruxelles. — C. Dobrogeanu, Bucarest. — P. Dorado, Salamancque. — M. Dufourmantelle, Paris. — L. Duguit, Bordeaux. — A. Dumont, Caen. — P. Duproix, Genève. — A. Espinas, Paris. — Fernand Faure, Paris. — E. Ferri, Rome. — G. Flamingo, Rome. — A. Fouillée, Paris. — A. Giard, Paris. — Ch. Gide, Montpellier. — R. de la Grasserie, Nantes. — P. Guiraud, Paris. — L. Gumplowicz, Graz. — H. Hauser, Clermont. — M. Kovalewsky, Beaulieu. — F. Larnaude, Paris. — Ch. Letourneau, Paris. — E. Levasseur, Paris. — P. de Lilienfeld, Saint-Petersbourg. — A. Loria, Padoue. — J. Loutchisky, Kiow. — John Lubbock, Londres. — J. Mandello, Budapest. — L. Manouvrier, Paris. — P. du Marousssem, Paris. — T. Masaryk, Prague. — Carl Menger, Vienne. — G. Monod, Paris. — F. S. Nitti, Naples. — J. Novicow, Odessa. — Ed. Perrier, Paris. — Ch. Pfister, Nancy. — Georges Picot, Paris. — Ad. Posada, Oviedo. — O. Pyfferoen, Gand. — A. Raffalovich, Paris. — M. Revon, Paris. — Th. Ribot, Paris. — Ch. Richet, Paris. — E. de Roberty, Tver. — V. Rossel, Berne. — Th. Roussel, Paris. — A. Schæffle, Stuttgart. — F. Schrader, Paris. — G. Simmel, Berlin. — C. N. Starcke, Copenhague. — L. Stein, Berne. — S. R. Steinmetz, Utrecht. — G. Tarde, Paris. — J. J. Tavares de Medeiros, Lisbonne. — F. Tönnies, Hambourg. — A. Trat-chewsky, Saint-Petersbourg. — E. B. Tylor, Oxford. — E. Van der Rest, Bruxelles. — I. Vanni, Rome. — J. M. Vincent, Baltimore. — P. Vinogradow, Moscou. — E. Westermarck, Helsingfors. — Emile Worms, Rennes. — L. Wuarin, Genève.

Secrétaires de la Rédaction : Ed. Herriot. — Al. Lambert. — G.-L. Duprat.

Abonnement annuel : FRANCE : 18 fr. — UNION POSTALE : 20 fr.

PARIS.

V. GIARD & E. BRIÈRE, ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT, V<sup>o</sup> ARR.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

HERDA (H.),	à Lausanne,	LOFSCHER & Co.	à Rome.
BROCKHAUS (F. A.),	à Leipzig.	MAYOLEZ (O.) & J. AUDIARTE,	à Bruxelles.
FEIKEMA CAARELSKN & C <sup>e</sup> ,	à Amsterdam.	NUTT (DAVID),	à Londres.
FÉRIN & C <sup>e</sup> ,	à Lisbonne.	STAPELMOHR (H.),	à Genève.
GEROLD & C <sup>e</sup> ,	à Vienne.	STECHEBT (G. E.),	à New-York.
KRAMERS & FILS,	à Rotterdam.	VANSTOCKUM & FILS,	à La Haye.

# BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**RENÉ WORMS**

Secrétaire Général de l'Institut International de Sociologie.

Cette collection se compose de volumes in-8°, reliure souple (1).

*Ont paru :*

RENÉ WORMS : <i>Organisme et Société.</i> . . . . .	8 fr.
PAUL DE LILIENTHAL : <i>La Pathologie Sociale.</i> . . . . .	8 fr.
FRANCESCO S. NITTI : <i>La Population et le Système social.</i> . . . . .	7 fr.
ADOLFO POSADA : <i>Théories modernes sur les Origines de la Famille, de la Société et de l'Etat</i> . . . . .	6 fr.
SIGISMOND BALICKI : <i>L'Etat comme organisation coercitive de la Société Politique.</i> . . . . .	6 fr.
JACQUES NOVICOW : <i>Conscience et Volonté Sociales.</i> . . . . .	8 fr.
FRANKLIN H. GIDDINGS : <i>Principes de Sociologie.</i> . . . . .	8 fr.
ACHILLE LORIA : <i>Problèmes Sociaux Contemporains.</i> . . . . .	6 fr.
MAURICE VIGNES : <i>La Science Sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs, 2 volumes.</i> . . . . .	20 fr.
M. A. VACCARO : <i>Les Bases sociologiques du Droit et de l'Etat.</i> . . . . .	10 fr.
LOUIS GUMPCOWICZ : <i>Sociologie et Politique.</i> . . . . .	8 fr.
SCIPIO SIGHELE : <i>Psychologie des Sectes.</i> . . . . .	7 fr.
G. TARDE : <i>Etudes de Psychologie Sociale.</i> . . . . .	9 fr.
MAXIME KOVALEWSKY : <i>Le Régime économique de la Russie.</i> . . . . .	9 fr.
C. N. STARCKE : <i>La Famille dans les diverses sociétés.</i> . . . . .	7 fr.
RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Des Religions comparées au point de vue sociologique.</i> . . . . .	9 fr.
JAMES MARK BALDWIN : <i>Interprétation sociale et morale des principes du développement mental.</i> . . . . .	12 fr.
G. L. DUPRAT : <i>Science Sociale et Démocratie.</i> . . . . .	8 fr.
H. LAPLAIGNE : <i>La Morale d'un Egoïste; essai de morale sociale.</i> . . . . .	7 fr.
JACQUES LOURBET : <i>Le Problème des Sexes.</i> . . . . .	7 fr.
E. BOMBARD : <i>La Marche de l'Humanité et les Grands Hommes d'après la doctrine positive.</i> . . . . .	10 fr.
RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Les Principes sociologiques de la Criminologie.</i> . . . . .	10 fr.
ABEL POUZOL : <i>La Recherche de la Paternité.</i> . . . . .	12 fr.
ANTHUR BAUER : <i>Les Classes Sociales.</i> . . . . .	9 fr.

*Paraîtront successivement :*

- JOAQUIN COSTA, membre de l'Académie Royale de Madrid et de l'Institut Int. de Sociologie : *Le Collectivisme agraire en Espagne, les doctrines et les faits.*
- MAXIME KOVALEWSKY, membre de l'Institut International de Sociologie : *La France économique et sociale à la veille de la Révolution. — Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété* (nouvelle édition).
- CH. LÉTOURNEAU, membre de l'Institut International de Sociologie : *La Condition de la Femme dans les diverses races et civilisations.*

(1) Les volumes de la collection peuvent aussi être achetés brochés avec une diminution de 2 francs.